

vous accorder qu'une seule faveur : Vous ne serez pas prisonniers de guerre. Vous pourrez vous embarquer sur les deux bâtiments américains que je vois mouillés près du fort, et vous aurez un sauf-conduit pour vous rendre à la colonie anglaise la plus proche. Allez et dites au gouverneur que je lui donne dix minutes pour se décider.

Georges accordait cette capitulation, parce qu'il ne voulait pas avoir à son bord l'embarras de cinq cents prisonniers lorsqu'il pouvait rencontrer l'ennemi d'un instant à l'autre.

Au bout de dix minutes, les conditions étaient acceptées. L'on apporta du fort une grande table, sur laquelle Georges et le gouverneur firent deux copies de la capitulation qu'ils allaient signer. Aussitôt après, le gouverneur remit son épée au commandant de la *Thétis*. Puis les soldats anglais, passant un à un devant le front des matelots français, déposèrent leurs armes à un endroit qu'on leur désigna, et sombres, silencieux, se mirent en rang en face de leurs vainqueurs. Georges, ayant dans la main gauche l'épée du gouverneur, et tenant de la main droite son épée nue, regardait ce défilé et s'enivrait de son triomphe.

Au moment où le dernier soldat anglais déposait ses armes, l'on vit revenir par la route de la montagne les hommes que Georges avait envoyés à la découverte. Ils formaient un groupe épais, et avaient la tête nue. Quatre d'entre eux portaient un brancard fait de branches d'arbres et de feuillage, à côté duquel marchait l'officier : c'était Raoul que l'on rapportait.

Georges mit la main sur son cœur, mais il n'alla pas au devant d'eux ; il attendit.

Ils arrivèrent bientôt et disposèrent le brancard sur la table, par une pensée pieuse, quelques-uns avaient ôté leurs chemises et en avaient recouvert le corps.

— Nons rapportons, dit l'officier en s'adressant à Georges, le cadavre du commandant Raoul, que nous avons trouvé dans une crevasse de la montagne.

Georges saisit les chemises d'une main tremblante, hésita une seconde, puis les enleva. A peine les eut-il enlevées qu'il recula frappé d'effroi, tandis qu'Anglais et Français, au contraire, faisaient un pas en avant et se penchaient les uns au-dessus des autres pour mieux voir.

Le corps de Raoul avait été horriblement mutilé dans sa chute, et ses vêtements étaient, par endroits couverts de sang ; mais la tête, par un hasard singulier, n'avait aucune contusion. Elle était d'une pâleur mate, et ses longs cheveux bruns bouclés, rejetés en arrière, découvraient le front, au milieu duquel les sourcils plissés dessinaient une ride droite et profonde. Les narines étaient dilatées par la colère ou par la terreur. La bouche, bien que les dents fussent serrées, était légèrement entrouverte et se relevait au coin gauche par un incroyable sourire de désespoir et de sarcasme. D'ailleurs toute la partie droite du visage, contractée sans doute dans une dernière convulsion, était également tirée vers la partie gauche. Les yeux enfin, qui eussent dû être fermés, étaient à demi ouverts, et il semblait à Georges que leur regard terne et vitreux se dirigeait sur lui.

— Etes-vous bien sûr qu'il soit mort ? balbutia-t-il en s'adressant au docteur.

— Hélas ! oui, commandant, il est bien mort, répondit le docteur.

Et, se retournant vers les officiers, il leur dit à demi-voix : « Ce pauvre commandant ! la douleur l'égaré. — Eloignez-vous, commandant, ajouta-t-il

presque aussitôt. Cet affreux spectacle vous fait trop de mal.

Georges obéit comme un enfant et se recula de deux pas pendant qu'on emportait le brancard.

— Commandant, reprit le docteur, il va sans dire que nous transportons le corps à la Guadeloupe ?

— Certainement, répondit Georges tout pâle.

— Je vous demandais cela afin de prendre les dispositions nécessaires.

Si cette scène lugubre eût duré plus longtemps, Georges n'aurait pu dissimuler son trouble. Heureusement pour lui, diverses occupations importantes vinrent le distraire le reste de la journée. Il assista au départ des Anglais, fit prévenir les autorités espagnoles de l'île qu'elles eussent à mettre une garnison dans le fort, et veilla lui-même au rembarquement de ses blessés et de son équipage. Ce ne fut que vers le soir, après l'appareillage de la frégate, que, libre de tout soin, il se retrouva seul. Il entra avec une sorte de crainte dans ses appartements de commandant, dont il était, à son tour, le quatrième hôte depuis quelques jours. En attendant que son domestique lui apportât à dîner, il se laissa tomber sur une chaise. Il n'avait plus d'exaltation, et il était à bout de forces physiques et d'énergie morale. Depuis quarante-huit heures, il n'avait pas dormi, et il avait passé par les plus terribles émotions que le cœur d'un homme puisse connaître. Ses yeux se fermèrent, et il s'assoupit. Son sommeil fut rempli de rêves qui lui retracèrent avec une singulière netteté, les événements de la nuit et de la journée qui venait de s'écouler. Il se trouvait dans cet état de demi-somnambulisme où l'âme veille encore, mais ne peut, malgré tous ses efforts, arracher le corps au sommeil qui l'étreint. Elle le secoue par des soubresauts convulsifs ; mais l'inerte matière est la plus forte. Ainsi Georges, qui voulait s'éveiller et dormait malgré lui, étendait ses bras pour repousser les visions funestes, et s'agitait péniblement sur son siège. Il ouvrit enfin les yeux au moment où, fou de terreur, il était parvenu à se lever et courait à la porte de sa chambre afin de respirer le grand air et de voir du monde. Il passa la main sur son front et sentit, pour ainsi dire, que ses traits reprenaient leur position habituelle. Il tira de sa poitrine un profond soupir, et revint lentement s'asseoir. Il s'aperçut alors que son domestique lui avait apporté à dîner ; mais cet homme, le trouvant endormi, n'avait probablement pas osé troubler son sommeil et s'était éloigné. Georges essaya de manger ; sa gorge serrée repoussait tout aliment. Il éprouvait un malaise général ; il examinait machinalement les meubles, qui disparaissaient successivement à mesure que la nuit répandait ses ombres.

En ce moment, il entendit à la porte un assez grand bruit, et le docteur entra.

— Commandant, dit celui-ci, je fais porter ici la barrique.

— Quelle barrique ? demanda Georges, qui s'était levé précipitamment.

— Mais la barrique d'eau-de-vie où j'ai mis le corps du commandant Raoul. J'ai pensé qu'elle serait chez vous plus convenablement que partout ailleurs.

— Vous avez eu raison, docteur, répondit Georges avec douceur.

Le docteur fit entrer quatre hommes qui portaient péniblement la barrique. Deux charpentiers les suivaient. Ils disposèrent des chantiers dans un angle à tribord, placèrent la barrique sur ces chantiers et l'assujettirent avec des cordes. Le domestique de Georges, une lampe à la main, les éclaira